

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Ornières

Marc Savoie

Volume 37, Number 5 (221), October 1995

Après les lyriques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32338ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savoie, M. (1995). Ornières. *Liberté*, 37(5), 6–14.

MARC SAVOIE

ORNIÈRES

*C'est ma faute, je verse des larmes et je gémis,
Je suis tombé dans une ornière profonde, creusée par autrui.
Je me fixais mes propres buts selon mon propre choix
Et voilà que je n'arrive pas à me dégager de cette ornière
aux bords abrupts où glissent mes doigts.*

V. Vissotski

Un des plus étranges plaisirs de la vie consiste à refuser son destin pour s'entêter à marcher dans une voie qui n'est pas la nôtre. Plaisir malsain car il n'écarte pas une certaine souffrance, mais plaisir malgré tout, puisque cette souffrance est tempérée par l'illusion d'agir en êtres libres et de faire preuve d'un courage supérieur.

Quoi de plus désagréable en effet que de se retrouver trop tôt sur le bon chemin, celui que nous avons inconsciemment préparé depuis notre enfance et que nous méritons, dont nous pouvons deviner chacun des tournants, chacune des aspérités à l'avance, parce qu'il nous ressemble tant. Cette vision, outre l'ennui qu'elle distille, nous donne souvent l'impression d'être prisonniers de nous-mêmes, de nos faiblesses et de nos limites, à la fois personnages et auteurs d'un roman qui s'écrit presque à notre insu.

Aussi nous fuirons ce chemin pour nous engager sur des pentes plus abruptes, périlleuses, dans l'espoir de devenir quelqu'un d'autre en jouant les héros, ne serait-ce que l'espace d'une heure. S'il n'y a pas l'ombre d'un sentier aux environs, nous le tracerons pouce par pouce, progressant péniblement, butant sur chaque obstacle, nous écorchant contre les pierres, prêts à tout pour nous faire croire qu'il ne saurait y avoir d'autre choix.

J'ai vu tant de gens cracher ainsi sur les opportunités de la vie pour choisir la seule chose que toute leur existence, toute leur personnalité leur refusait. Amour malheureux que celui de l'homme pour une étoile qui n'est pas la sienne. Que de tristesse, de mépris de soi, de furieuses envies de sortir de son corps, de sa tête, pour aboutir en fin de course, après avoir combattu tous les dragons de la terre, sur le même chemin que l'on refusait, forcés de nous accepter tels que nous sommes ou condamnés à crouler sous l'amertume de n'avoir pu transcender notre propre nature.

C'est là, me dira-t-on, le propre de l'homme, et on argumentera que son véritable destin est d'abord de le refuser pour s'y conformer par la suite. Voyager pour mieux goûter le plaisir de revenir chez soi. L'idée ne manque pas de romantisme et a de quoi séduire. Mais bien qu'on puisse tirer une leçon profitable de ce long détour, peut-on réellement croire qu'il s'agit d'autre chose que d'une fuite un peu dérisoire ? Liberté ? Courage supérieur ? Pure fantaisie, me semble-t-il, car le véritable courage consisterait à affronter notre réalité la plus prévisible et à faire de ce chemin apparemment sans surprises le lieu de mille enchantements.

Au lieu de cela, chaque nouvelle génération se complaît souvent dans des rêves de fausse grandeur et dans une quête du bonheur qui est surtout celle de l'impossible. Le petit ballet provoqué par ce mouvement

de masse a ainsi quelque chose de fascinant et de pathétique à la fois. Au Québec, par exemple, nous avons pu observer pareil phénomène au cours des années soixante et soixante-dix, chez les représentants d'une génération qui avait sans doute pressenti assez tôt le formidable destin qui l'attendait : gros emplois, gros salaires, grandes responsabilités, *luxue, calme et volupté*. Le chemin des *baby-boomers* était pavé d'avance, large comme un boulevard. Mais dans la foulée, propulsés par l'incroyable énergie que leur procurait la vue de tant de possibles, certains de ces hommes et de ces femmes appelés sur la voie du matérialisme prospère choisirent la seule route qui ne semblait pas croiser la leur, celle de la spiritualité, voire du mysticisme. Voyages en Inde ou à San Francisco, refuge dans l'ésotérisme, retour au message de Jésus, culte de la nature, danses de la pluie et de la boue (formidable cérémonie pieuse de Woodstock), prières et litanies de la paix et de l'amour, LSD et autres espèces eucharistiques, tout était bon pour prétendre à l'absolu et manifester par le fait même son désarroi devant la promesse d'un futur tout en confort et en gros sous.

Ironiquement, cependant, cette génération ne sut manifester son amour pour le sacré que dans le paraître. Le « mystique » devint à la fois une mode et un commerce. Longues chasubles à fleurs, bâtons d'encens, cheveux et barbe « Jésus-Christ », musique indienne, tambours, médaillons, grosses croix de bois, et j'en passe. Comment ne pas sentir dans cet exhibitionnisme de mauvais moine toute la superficialité d'une quête entreprise par des gens que rien ne prédisposait à l'illumination ? Car enfin, peu de choses dans le contexte de l'époque favorisaient cet élan vers l'invisible. La guerre du Viêt-nam pouvait bien engendrer une vague de contestation et de revendications sociales, une volonté de rénover un monde qui persistait encore dans les mêmes erreurs et le même conservatisme,

mais était-ce un prétexte suffisant pour se lancer à la recherche de Dieu ?

La vérité est que le temps était à la libération et aux réjouissances, mais que ces deux mots font peur lorsqu'on sort de plusieurs décennies de répression religieuse et d'ultramontanisme. Incapables d'avoir du bon temps sans éprouver la culpabilité du prêtre défroqué, voulant donner un brin de sérieux à une vie plutôt épicurienne, tous ces gens durent trouver à la fête une utilité, une fonction salvatrice. Malheureusement, en voulant approfondir leur univers, ils ne firent rien de plus qu'appauvrir celui dont ils voulaient s'emparer. C'est ainsi qu'on fit de Jésus non plus le fils de Dieu mort sur la croix pour ses semblables, mais un beatnik avant l'heure. Le Jack Kerouac de la Palestine, ni plus ni moins. Et la jouissance devint la nouvelle prière d'un monde décidément trop serein et plein de lendemains qui chantent pour se tourner vers les mystères insondables de l'âme.

Beaucoup de pages ont été noircies, beaucoup de salive a été gaspillée pour se moquer des excès de cette génération et tenter son procès, l'accusant de nous avoir mystifiés avec ses idéaux, les abandonnant en chemin, traîtres à leur propre cause. Je crois qu'il faut voir les choses autrement. C'est d'abord elle que ces idéaux ont mystifiée. Voilà peut-être pourquoi ces gens, revenus aujourd'hui sur le chemin qui leur était destiné, se contentent de sacraliser leur passé pour mieux se convaincre de sa valeur et nous reprocher de ne plus tenir leur discours, angoissés de ne pas trouver en nous les accrédateurs d'une démarche qu'ils ont toujours ressentie un peu vaine.

Rien d'étonnant et de méprisable dans la conduite de nos aînés. La vie prévoit chaque fois des zones d'ombres et des forêts denses pour tous ceux qui rêvent

de se perdre en chemin. Il n'y a rien à trouver sur ces territoires, mais on aime bien chercher dans cette direction parce qu'il y fait noir et que c'est dans le noir que la flamme de l'espoir brille le plus fort. Espoir d'échapper à soi-même, comme il a été dit, et espoir d'échapper à l'inéluctable. Chacun tombe dans le piège avec plus ou moins d'entrain.

Plus récemment d'ailleurs, ma propre génération, celle que l'on surnomme à tort ou à raison la « génération X », s'est elle-même engagée dans un de ces boisés touffus, et nous pourrions bien nous trouver dans la position inverse de la génération lyrique à la fin des années soixante. Ici, les portes sont closes. Perspectives d'avenir, grosses rentrées d'argent, carrières en flèches, tout cela n'est clairement pas pour la majorité d'entre nous.

Le chemin qui s'ouvre à nos pieds n'est plus le grand boulevard étincelant de jadis. C'est plutôt le chemin obscur du détachement et de l'introspection. Celui-là même que nos amis avaient tant voulu parcourir. Évidemment, ce chemin ne semble en rien nous intéresser et nous séduire, allant jusqu'à provoquer en nous une si grande peur qu'il nous fait envier avec excès le confort matériel et le bien-être des plus de quarante ans. Dès lors, nous voilà très loin de notre petit sentier terreux, marchant sur un boulevard à l'heure de pointe en nous étonnant de ne pas y trouver notre place.

C'est en quoi nous refusons peut-être la plus belle part de notre destin, qui est d'abord et avant tout celle de la privation, de l'ascèse. Je ne dis pas cela par défaitisme. J'essaie de voir les choses d'un autre œil. Il y a parfois du bon à être démuní, non pas de l'essentiel, mais de tout ce qui endort l'être humain. Aussi étrange que cela puisse paraître, il faut garder confiance. Cet affrontement du vide et de l'angoisse pourrait bien, à défaut

de nous amener à Dieu, nous permettre de développer une pleine conscience du monde.

La vie nous propose en somme un petit voyage initiatique que bien d'autres pourraient nous envier. Il ne faut pas trop pester contre cette épreuve qui peut nous rendre plus riches. Tout comme il ne faut pas désespérer en chemin non plus. Car je ne doute pas que nous puissions tôt ou tard prendre notre place en société. Sommes-nous réellement les agneaux offerts en sacrifice au dieu du temps ? Je crois plus positivement que nous avons autre chose à vivre avant d'accéder au pouvoir. Il suffit d'être patients. Nous avons tout à portée de main pour faire preuve de plus d'intensité dans la réflexion et d'imagination dans la création que nos prédécesseurs. Et sans penser que nous serons forcément plus avisés, je suis convaincu que notre présent pourrait servir à approfondir notre vision du monde et des rapports humains. Dans une certaine mesure, nous constituons une génération potentiellement plus spirituelle que les précédentes.

On nous accuse d'être cyniques. Mais par quoi serait conditionné ce cynisme, sinon par le paysage environnant, la surenchère de mauvais exemples que nous donnent nos aînés, la preuve qu'ils font pour nous de leur incapacité à substituer aux valeurs de leurs parents des valeurs neuves, plus belles, plus fortes, plus enivrantes. Qui a donc brisé les illusions dans notre bon vieux monde ? Je trouve aberrant d'entendre toutes ces voix s'interroger sur notre mélancolie comme si elle nous venait d'une opération du Saint-Esprit. On croirait entendre les responsables d'un zoo s'étonner de la mine renfrognée des animaux depuis qu'ils les ont sortis du bois pour les mettre au pain sec et à l'eau.

Il ne faut pas confondre cynisme et lucidité. D'abord, les cyniques ne sont pas ceux qu'on pense. Les véritables cyniques ont aujourd'hui plus de quarante ou cinquante

ans et, comble du cynisme, s'amuse à nous faire porter le chapeau, prenant notre immobilisme et notre soi-disant passivité à titre de preuves. La vérité est que nous sommes occupés à chercher au plus profond de nous-mêmes des réponses aux innombrables questions que nos accusateurs ont laissées en plan, errant dans un monde qui nous oblige à tout revoir. Écologie défaillante, corruption effrénée, absence de discours politique, effondrement des valeurs religieuses : nous sommes acculés au pied du mur, sans autres voies que celles de l'évasion dans le rêve perpétuel ou de l'action réfléchie, mûrie, pesée après plus de quarante jours et quarante nuits dans ce désert qui est devenu le nôtre. C'est là, je crois, ce qui fait de nous une génération tournée davantage vers l'intérieur et moins encline à se raconter des histoires.

Seulement voilà, il nous reste à cesser de croire que notre routine est abjecte, que nous ne sommes bons qu'à pester sans arrêt contre notre dénuement, menant une vie d'un romantisme éculé qui mène à la dépréciation personnelle et à l'errance. Tout cela parce que les portes tardent à s'ouvrir.

Il est vrai que nous ressemblons à ces personnages hantés des romans de Dostoïevski. Parcourir un campus d'université en 1995, c'est s'exposer à faire la rencontre de mille Raskolnikov, cherchant dans les dédales des bâtiments et sur les babillards couverts de prospectus, le moyen de glaner quelques sous pour payer leur loyer ou manger jusqu'à la fin de la semaine. Vendre ses disques et ses livres, placer ses instruments de musique en consignation, travailler une quinzaine d'heures par semaine à un salaire ridicule, dans un domaine qui n'ajoute rien à notre c.v. : tout cela n'est que le complément d'une routine plus infernale encore, qui consiste à s'endetter auprès du gouvernement pour étudier et à continuer d'étudier pour éviter d'avoir à rembourser le gouvernement.

Avec le temps, les études ne signifient plus rien. Peu importe le cours, la salle de classe est avant tout un refuge. Refuge contre un monde jugé hostile, qui ne veut pas encore de nous, où toute relation filiale semble impossible, où toute transmission de valeurs et de savoir est réduite à néant parce que nos aînés n'ont pour toute valeur et tout savoir que ceux de l'argent qu'ils sont encore occupés à faire.

Il suffirait de le leur arracher. Mais nous n'avons même plus l'âme du conquérant. Sans doute parce que nous avons perdu sa naïveté, ou parce que nous désirons autre chose et que nous ne savons pas comment le trouver. Il nous semble parfois ne plus croire en rien. Comment pourrions-nous croire alors en nous-mêmes ?

C'est à ce point de non-retour, c'est à notre plus bas, devant des obstacles apparemment infranchissables, qu'il faut éviter l'envie la plus stupide. Croire que nous sommes des ratés, adhérer à cette idée de génération perdue sans faire la part des choses, ne fait qu'accroître la part de malheur qui nous est dévolue. Certes, reprocher à nos aînés leur égoïsme fondamental et leur carriérisme en mettant en valeur notre situation difficile n'est pas sans intérêt, pour eux et pour nous. D'une part, si nous arrivons à provoquer chez eux les premiers germes de culpabilité, nous aurons la satisfaction de les voir nous ouvrir leurs portes. D'autre part, ils auront trouvé dans ce bon geste une nouvelle raison de s'autoconsacrer pour les années à venir. Mais il ne faut pas se complaire dans ce discours. Bien sûr, l'avenir est angoissant, bien sûr, le temps file. Bien sûr, notre sécurité n'est pas assurée. Mais vouloir tout, tout de suite est sans doute ce qui peut nous briser à jamais.

Disons-nous que cette situation n'est que transitoire et veillons à n'en pas faire une éternelle crise d'adolescence. La souffrance, la solitude, la pauvreté, tout cela

existe pour aider à déterminer les vraies questions et à se les poser plus intensément. Et peu importe la précision de notre réponse pour le moment, le simple effort de fouiller en soi est susceptible de déboucher tôt ou tard sur une plus grande compassion et une tolérance accrue envers son prochain.

C'est là notre lot, je crois, et il vaut mieux s'y faire le plus vite possible. Et puis, à quoi bon vouloir changer d'étoile à tout prix ? Il me semble que cet élan pour s'éjecter de sa propre personne est la plupart du temps assez vain. Car en changeant de terre, en vous propulsant dans l'espace d'une planète à l'autre, vous ne changez jamais de ciel pour autant, et je ne crois pas qu'il soit moins étoilé ailleurs. Le rêve d'être quelqu'un d'autre est le plus trivial des rêves. Qui ne désire pas un jour ou l'autre quitter son corps, quitter l'image que les miroirs lui renvoient, quitter cette réalité à laquelle il contribue chaque jour de son existence, presque malgré lui ? Le problème est que nous aurions beau changer d'enveloppe, changer de lumière, changer d'ornières, le simple fait de prendre corps est déjà une première entrave à la liberté, la plus grave sans doute, et la plus irrémédiable. Prendre corps, c'est déjà vouloir être ailleurs. Et il n'est trop souvent pas assez d'une vie pour apprendre que nous n'étions pas si mal là où nous étions, là où le vent nous avait poussés, là où la terre frémissait sous nos pas.